

E

DITO

Une fois n'est pas coutume, ce n'est pas une figure emblématique de la SEL que nous mettons en exergue mais, au-delà d'un bâtiment bien connu des Cadurciens et des Lotois, des souvenirs, une ambiance, un rappel sensible de ce que pouvait être la vie scolaire dans cette deuxième moitié du XIXe siècle. Enseignants et lycéens y trouveront, avec amusement sans doute, avec émotion peut-être, une description d'un lieu toujours identique mais un mode de vie bien éloigné de ce qu'ils ont pu connaître.

Ce rappel d'un passé pas si lointain n'est pas un éloge de la nostalgie. Il illustre simplement le rôle que nous nous sommes assigné, redécouvrir, préserver et transmettre, sans qu'une discipline nous paraisse prioritaire ou secondaire.

Nous nous efforçons depuis quelque temps, aux côtés des historiens, des archéologues, des architectes, de rappeler que le Quercy fut et reste une terre de poètes, de peintres, de romanciers ou de conteurs. C'est aussi pourquoi nous revivons les « Rencontres foraines » destinées, autrefois, à aller à la rencontre des adhérents, mais aussi à radiographier un village ou un canton.

Le 11 octobre, nous serons à Luzech et nous espérons vous y rencontrer très nombreux pour cette nouvelle expérience.



<https://societedesetudesdulot.org>

La vie quotidienne au lycée de Cahors en 1867



En 1867, Cahors ne communiquait encore avec l'extérieur que par des diligences antiques qu'on ne réparait pas parce qu'elles attendaient la mort. Une voiture passait matin et soir allant de Montauban à Brive et inversement, déposant ou emportant un ou deux voyageurs. Deux autres guimbarde allaient rejoindre les lignes de Paris à Gramat et à Libos. On commençait cependant à construire la première voie ferrée qui a desservi Cahors, celle de Libos. Pour cela on bouleversait la rivière du Pal, exclusivement réservée à cette époque à la culture du chanvre et du lin, culture si florissante dans notre pays avant qu'elle ne fût remplacée par celle du tabac. Ses produits alimentaient ces métiers de tisserand qui faisaient entendre leur chanson dans tous nos villages, et dont la toile rugueuse et inusable emplait encore nos vieilles armoires.

Le lycée, limité comme aujourd'hui par les allées Fénelon, plantées alors d'ormeaux centenaires, et par la rue Wilson, était composé de deux parties distinctes. A l'est, c'est le collège des Jésuites qui n'a presque pas changé depuis le commencement du XVIIe siècle, avec sa chapelle et sa légère tour de briques, ajourée et élançée comme un minaret, création évocatrice de l'Orient par un missionnaire nostalgique. Les classes, dont les boiseries ornées de sentences latines, peintes sur banderoles, s'ouvrent au rez-de-chaussée sur des cours. Le premier et le second étages étaient occupés par la bibliothèque municipale, vide de lecteurs, où s'aventurait parfois un élève aimant l'ouvrage bien et rapidement fait et qui venait copier la traduction d'une version latine ou grecque.

A l'ouest, s'élevait l'imposante et sombre masse de briques du couvent des Cordeliers dont la première construction remontait au XIIIe siècle. On descendait dans le cloître par un escalier de douze marches. Ce cloître, aux larges dalles usées par les pas, servait de lieu de récréation aux pensionnaires les jours de pluie ; il entourait un terrain carré planté de maigres fusains où piaillaient les moineaux, attirés par les morceaux de pain jetés à l'heure du goûter ; ce carré était l'ancien cimetière des moines et il suffisait d'en gratter le sol pour déterrer quelque ossement. Autour du cloître s'ouvraient les études, la salle de dessin, la cuisine et le réfectoire où présidait aux repas, un buste de Fénelon portant ce distique :

*Reviens dans ta maison disciple triomphant
Former par ton exemple et le maître et l'enfant. (suite pages 2 & 3)*

La vie quotidienne au lycée de Cahors en 1867

Au premier étage, un second cloître superposé au premier donnait accès aux dortoirs. La porte de sortie était gardée par le concierge Darré, excellent homme, à l'air bourru, qui vendait au plus juste prix aux pensionnaires les objets et les douceurs désignés par l'administration. C'était lui qui annonçait les phases successives de la journée scolaire par des roulements de tambour ; et tel le collégien de la nouvelle de Paul Bourget, son fils le suppléait parfois dans cette fonction ; c'était alors, de notre part, des ovations bruyantes à l'adresse de notre bon camarade.

Deux enseignements secondaires à cette époque : le classique et le spécial. Les classiques commençaient le latin en huitième et le grec en sixième. Après la troisième, quelques élèves qui se destinaient aux grandes écoles, bifurquaient vers les classes de mathématiques. Parmi ceux-ci, l'un aspirait à Saint-Cyr, l'autre à l'École navale. Le premier était toujours tiré à quatre épingles et rasé tous les matins quoique sa barbe fut peu fournie. Il se rasait à l'eau froide car lorsqu'il ferait campagne on ne lui fournirait pas d'eau chaude, n'est-ce pas ? Il fréquentait assidûment les cirques de passage pour se préparer au maniement du cheval ; après divers avatars il a fini ses jours fini ses jours comme percepteur des finances. L'aspirant à Navale portait le béret et la ceinture de matelot. Sa tenue était débraillée, il fumait dans les cours et chiquait en classe, lançant au nez de ses maîtres des jets de salive noirâtre. Il narguait le surveillant général en laissant sortir ostensiblement de la poche supérieure de son veston un tuyau de pipe en terre, marque Gambier. « Vous fumez, monsieur, et la pipe encore, et vous ne vous cachez même pas » fulminait le surveillant général en arrachant le corps du délit, mais il était interloqué quand le bon apôtre lui répondait : « Pardon, monsieur, mais c'est le manche de mon porte-plume. » Cela ne suffit pas pour le faire recevoir. Il mourut peu de temps après en Cochinchine comme sergent d'infanterie de marine.

Si l'ordre et la tenue étaient de règle dans les classes de mathématiques et de lettres qui se tenaient au rez-de-chaussée, au premier étage du bâtiment oriental, les classes de physique et de chimie avaient plus de pittoresque et de laisser-aller, en été surtout. Le professeur, M. Borelli, dans le feu de sa démonstration ou pour mettre en marche un appareil récalcitrant, n'hésitait pas à mettre bas sa veste et à déboutonner son gilet et naturellement ses élèves l'imitaient.

Le second professeur de physique, M. Périé, avait, pour le violon, la passion de M. Ingres, et pour la chasse, celle d'Hippolyte, fils de Thésée. Son chien ne le quittait pas et, pendant la classe, ronflait à ses pieds. Ce professeur mettait ses leçons en action. Pour expliquer les différences de pression atmosphérique suivant l'altitude, il mettait le baromètre de Fortin sur son épaulé, comme un fusil, et montait, avec de grands efforts apparents, les gradins de la classe. Arrivé au sommet de l'amphithéâtre, il venait, disait-il, de faire l'ascension du Puy de Dôme et indiquait de combien de millimètres la colonne de mercure devait avoir baissé.

En philosophie, le maître était M. Dutasta, normalien agrégé. A peine arrivé à Cahors, il est célèbre. Il demeure hors ville, sur la route de Labéraudie, dans une maison de vigne, isolée, qui existe encore à deux cents mètres de Cabazat. La légende veut qu'il lise Platon dans le texte fort avant dans la nuit en buvant du cognac et en fumant des pipes. Il quittera bientôt Cahors pour Toulon où il deviendra maire et grand électeur de Clémenceau qui fera de son fils un ambassadeur à Berne.

En 1867, Gustave Larroumet, de Catus, est en seconde. C'est le meilleur élève de sa classe. Contons le tour pen-dable qu'il joua l'année suivante à M. Aubin, son professeur de rhétorique et qui entraîna son exclusion du Lycée. Il lui remet un jour de composition une narration française en vers du plus pur style classique. Aubin, qui sait la valeur de Larroumet, ne s'étonne pas qu'il s'exprime si bien dans la langue des dieux et le classe premier. Mais à la réflexion il se méfie. Il lui semble qu'il a lu cela autrefois. Il cherche et, dans une anthologie périmée, il trouve imprimée la poésie de Larroumet. Indignation, colère d'avoir été trompé, rapport au Proviseur. Appel du coupable dans le cabinet redouté ; punition sévère ; Larroumet le prend mal. On allait alors vers l'Empire libéral, les élèves lisaient en cachette Mirabeau et Paul-Louis-Courier et réclamaient avec M. Thiers les « libertés nécessaires », qui consistaient pour eux à ne pas marcher en rangs dans les rues, à fumer sans se cacher et à sortir plus souvent que le premier jeudi du mois. L'esprit de cette jeunesse fermentait. Larroumet se mit délibérément en révolte et le Conseil de discipline du lycée le renvoya avec la conviction qu'un tel élève ne pouvait que mal finir. Il n'en fut pas ainsi. Reçu bachelier, il fut répétiteur au lycée d'Aix où il devint rapidement licencié ès lettres ; il partait bientôt pour Paris emportant, dans son bagage, sa belle thèse de doctorat sur Mavriax qui allait commencer sa réputation.

Sous l'impulsion de Victor Duruy, ministre de l'Instruction Publique, l'enseignement se prolongeait, pour les plus grands, au-delà des portes du lycée. Les professeurs des hautes classes et des personnes savantes de la ville faisaient deux fois par semaine, en hiver, dans une salle de la mairie, des conférences sur les sujets les plus divers et qui étaient fort suivies par l'élite de la population. Mais nous ne nous contentions pas de l'éloquence académique des conférenciers. Nous y ajoutions l'éloquence judiciaire et nous fréquentions, le plus souvent possible, le Palais de justice nouvellement sorti de terre. Dans une de ces visites, la porte de la grande salle, à peine poussée, nous fûmes surpris par les éclats inconnus d'une voix puissante, chaude, prenante, qui tenait attentifs et émerveillés les magistrats sur leur siège, les avocats et les quelques auditeurs égarés dans le prétoire. Il s'agissait d'un procès intenté par M. Jarlan, maire de Lamagdelaine, à M. le Préfet du Lot, et qui offrait à l'avocat maintes occasions de critiquer l'administration, le gouvernement et même le régime. Cet avocat, qui intervenait dans les débats avec une éloquence fougueuse, était un jeune homme d'une trentaine d'années, vigoureux, trapu, aux cheveux et à la barbe d'ébène, à la face léonine dont l'œil unique brillait d'intelligence et de volonté. Nous étions en présence de Gambetta qui plaidait pour la première fois dans sa ville natale. Déjà sa réputation était grande à Paris. Il était secrétaire de la conférence des avocats. Sa parole enflammée entraînait la jeunesse des Ecoles. Le Voltaire, le Procope étaient remplis des éclats de sa voix. Il faisait une opposition irréductible à l'Empire déclinant, inventait le mot « d'irréconciliable » et n'attendait que le procès Baudin pour se mettre hors de pair. Nous l'avons entendu parler alors dans toute la fraîcheur de son larynx, avec sa figure juvénile, s'essayant, par des interventions fréquentes, à donner la sensation de la puissance qu'il sentait en lui. Phrases énergiques qui démontaient le ministère public, injonctions aux témoins intimidés, appels à la justice et à la liberté, tout subjuguait nos jeunes âmes remuées : fières qu'un Cadurcien pût à ce point captiver l'attention et atteindre à de telles hauteurs.

A la sortie de l'audience, juges et avocats faisaient escorte à ce jeune confrère dont le talent les étonnait.

Quelques jours après, Jules Favre, dont la renommée était grande, vint prononcer un magnifique plaidoyer pour compléter et renforcer celui de Gambetta. Cette fois, la salle et les vestibules étaient archi-combles et le public débordait sur les escaliers et dans la cour. C'est au pied du monument que nous recueillîmes les échos de cette harangue.

Il n'y avait, en 1867, que deux baccalauréats : ès lettres et ès sciences ; et chacun ne comprenait qu'une partie, un seul examen pour couronner la fin des études. Il avait lieu dans les premiers jours du mois d'août, après la distribution des prix ; et un jury composé de cinq ou six professeurs des Facultés de Toulouse venait auprès de chaque lycée pour faire passer les épreuves, écrites et orales. Les candidats n'étaient pas nombreux comme aujourd'hui : quatre ou cinq pour les sciences, une dizaine pour les lettres, et encore en venait-il parfois des collèges voisins. Les épreuves écrites consistaient pour les littéraires en une composition française philosophique, un discours latin et une version latine, pour les scientifiques en une version latine, une question de cours et un problème de mathématiques et de physique. Le surlendemain, les admissibles passaient l'oral dans une salle de la mairie et le soir même les reçus étaient proclamés. Les vainqueurs fêtèrent leur succès par un banquet qui était de tradition. Nos parents nous donnèrent à chacun une pièce de cinq francs — il y en avait alors — Dîner à 2 francs 50 par tête, chez Taillade, au Cheval-Blanc, rue des Boulevards : tripes au safran, poulet rôti, gounietos. Café et eau de noix, chez Lorca, au coin des Allées Fénélon. Les têtes montées par ce festin, nous parcourions les rues en chantant à tue-tête les chansons en vogue, surtout patoises, sous l'œil indulgent des trois sergents de ville.

Puis ce fut la dispersion. Combien en reste-t-il, aujourd'hui, des bacheliers de 1867 ? Hélas c'est à un défilé d'ombres auquel nous venons d'assister et qu'en fermant les yeux nous revoyons sous leur forme d'adolescents ingénus, riant et candides aux yeux francs et limpides, que n'ont pas encore déformés et durcis les épreuves de la vie.

Hâtons-nous, avant de prendre place dans le cortège funèbre, de rassembler ces souvenirs d'enfance, car il n'y aura bientôt plus de témoin oculaire de ce qui se passait au lycée de Cahors, en 1867. Dr BERGOUIGNOUX

Un grand merci à Jean-Michel Rivière pour ses photos de classe de 1883-1884 (les plus anciennes)



PROGRAMME DES SÉANCES MENSUELLES 2025
Salle 306, Maison des Associations 18h15 Place Bessières à Cahors

- ◇ **jeudi 3 octobre** : Les oppida du Lot et quelques mottes castrales ; par **Romain Tagliaferro**, doctorant en histoire.
- ◇ **dimanche 21 septembre** : Journée Portes Ouvertes à la SEL avec présentation du livre de D. Rigal et F. Rivière
- ◇ **samedi 11 octobre** : Rencontres foraines à Luzech, en collaboration avec la cellule archéologie du Conseil Départemental du Lot.
- ◇ **dimanche 26 octobre** : Sortie d'automne à Cardaillac et au moulin de Goules
- ◇ **jeudi 6 novembre** : Les grands chantiers de restauration de monuments historiques en Occitanie, par **Michel Bizeul** (ancien dirigeant de l'entreprise Rodriguès-Bizeul).
- ◇ **samedi 6 décembre** : Journée d'étude Regards Croisés en collaboration avec l'UPTC et Carrefour des Sciences et des Arts : **Jeanne Agache-Pointet, peintre et entomologiste.**

Programme été 2025

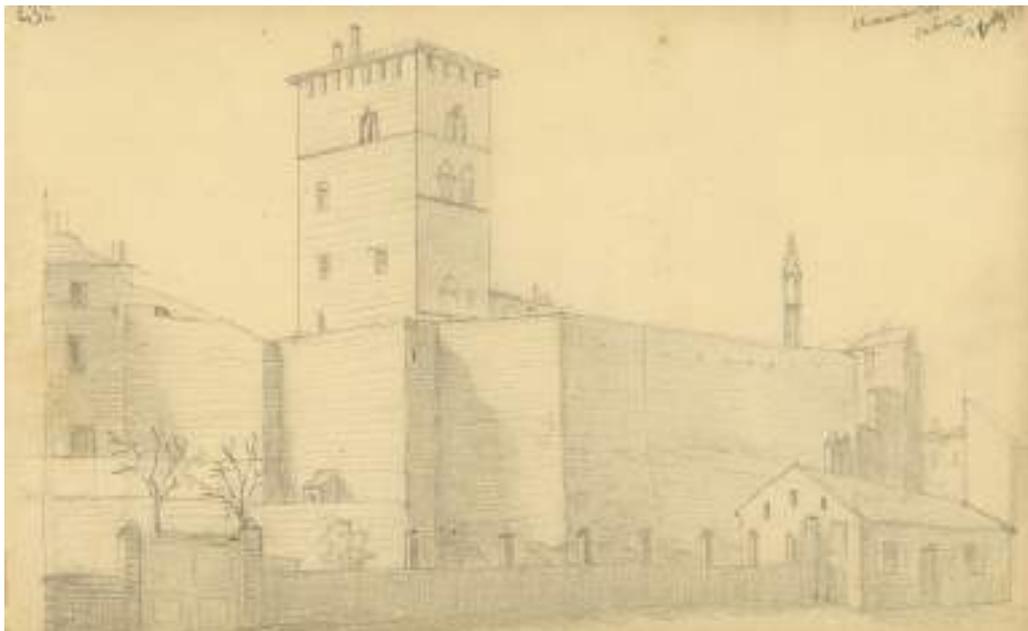
Vacances de la SEL

La permanence sera fermée le 8 juillet à 17 heures et réouvrira le 2 septembre à 14 heures.

Sortie d'été du 7 août : Visite guidée du palais De Via par Laure Courget (conservatrice du Patrimoine) et Patrice Foissac, en alternance avec la présentation d'un film sur la tragédie de Gabaudet par Jean-Claude Coustou, à la maison des Associations.

Rendez-vous à 8 h 45 place De Gaulle devant le Crédit Agricole. Inscription obligatoire par mail à : etudesdulot@orange.fr

Possibilité de restauration en commun : renseignements et réservation sur le site de la SEL à partir du 10 juillet.

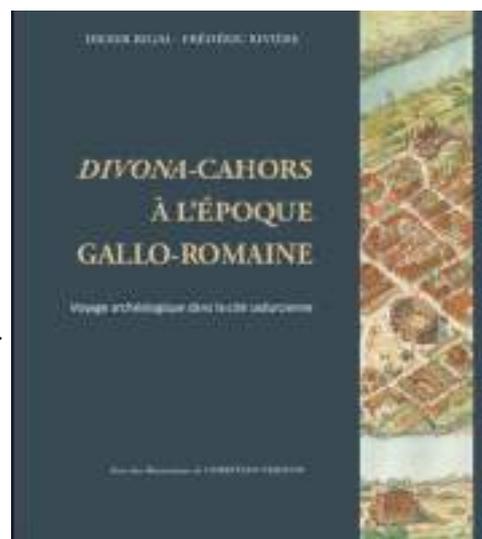


Journée « Portes Ouvertes » le 21 septembre à la permanence de la SEL :

Visite des locaux de la Société des Etudes du Lot

Vente de livres et de bulletins

Présentation du livre de Didier Rigal, Frédéric Rivière et Christian Verdun : « *Divona-Cahors à l'époque gallo-romaine* »



Séance mensuelle du mardi 7 octobre à la Maison des Associations, à 18 h 15, salle 306 :

Les oppida du Lot par **Romain Tagliaferro**, étudiant en archéologie, (Master 2, ASE2P, Protohistoire), à l'Université de Toulouse

Rencontres foraines de Luzech, le samedi 11 octobre, salle de la Trescole, à 9 heures, à Luzech, en collaboration avec le Conseil Départemental.